

# HISTOIRE DES POUVOIRS EN EUROPE OCCIDENTALE, XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Patrick BOUCHERON  
Professeur au Collège de France

---

Mots-clés : histoire, Moyen Âge, pouvoir, Ambroise de Milan, religion civique, Machiavel, Italie, historiographie, modernité

---

La série de cours « Souvenirs, fictions, croyances. Le long Moyen Âge d'Ambroise de Milan » est disponible, en audio et/ou en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/course-2015-2016.htm>) ainsi que le séminaire « Les effets de la modernité : expériences historiographiques » (<https://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/seminar-2015-2016.htm>). La leçon inaugurale *Ce que peut l'histoire* est également disponible en vidéo (<https://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/inaugural-lecture-2015-2016.htm>), et publiée par le Collège de France, dans la collection « Leçons inaugurales » (<https://books.openedition.org/cdf/4507>, texte intégral en libre accès).

## ENSEIGNEMENT

COURS – SOUVENIRS, FICTIONS, CROYANCES. LE LONG MOYEN ÂGE D'AMBROISE DE MILAN

### Introduction

À travers l'histoire politique du souvenir d'Ambroise, saint évêque et patron de la ville de Milan, le cours proposait de mettre en forme, sur le mode de l'enquête généalogique, l'histoire de la disponibilité sociale d'une mémoire disputée. Les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles constituent la période cruciale d'invention de la tradition ambrosienne, mais en perçant cette strate communale, l'archéologie du souvenir bute rapidement sur une première couche de sédimentation mémorielle durant la période carolingienne, qui comporte elle-même des traces d'un passé plus ancien, faisant signe vers le temps d'Ambroise lui-même. Soumise à la tentation régressive que commande ici le motif archéologique, l'écriture de cette histoire affronte donc

certains défis narratifs. Peut-on la raconter autrement que comme la chronique heurtée des manipulations du souvenir, chaque époque inventant le saint Ambroise dont elle a politiquement besoin ? Au patron des libertés civiques de l'époque communale succéderait le héros cavalier des seigneurs de Milan dont la militarisation du souvenir peinerait à neutraliser la charge subversive. Elle éclaterait à nouveau lors de la « République ambrosienne » des années 1447-1449, ouvrant une brèche dans l'unanimité de façade et poussant ceux qui prétendent se passer de princes à s'abriter à l'ombre de ce grand nom. De là l'affaiblissement relatif de la remémoration ambrosienne au temps du principat restauré des Sforza, avant qu'au XVI<sup>e</sup> siècle l'archevêque de Milan Charles Borromée ne la relève pour exalter celui qui devient alors un nouveau champion de la Contre-Réforme.

Reste que cette reconstitution des usages politiques de la figure d'Ambroise, articulant arts de gouverner, arts de raconter et arts de remémorer, ne dit pas le tout de l'histoire de sa mémoire. Car celle-ci doit aussi repérer les ancrs du souvenir, l'empêchant de dériver trop loin du passé tel qu'il fut. Ces lieux sont d'abord, au sens liturgique, des *loci* : une certaine manière de chanter les hymnes fonde la tradition du rite ambrosien dans l'idéal d'un passé continué. Ils sont ensuite des lieux textuels : l'œuvre d'Ambroise, l'une des premières rassemblée au XII<sup>e</sup> siècle en *opera omnia*, connut une canonisation précoce, conservée *in situ* dans le trésor de la basilique Sant'Ambrogio de Milan, le *corpus* y voisinant avec le corps du saint. Ils sont enfin les lieux d'une configuration monumentale, faisant de Milan une *machina memorialis* où le souvenir s'accroche à des édifices, formant ce que l'on pourrait appeler, en paraphrasant le titre du livre de Maurice Halbwachs, une topographie légendaire.

### Cours 1 – Dissiper l'aura d'un nom propre

4 janvier 2016

De quoi *ambrosiano* est-il le nom ? Comment dissiper la nuée de sens incertains qui s'insinue et nous domine dans l'aura d'un nom propre ? Tel est le programme du cours. Il s'énonce d'abord à partir de l'épicentre de l'espace monumental du souvenir ambrosien à Milan, la basilique Sant'Ambrogio, en 1447. *Il tempo della sancta liberta* impose alors la frénésie de la remémoration ambrosienne. On s'attache particulièrement à l'analyse de la référence ambrosienne dans le texte d'Angelo Decembrio, *Commentarius de supplicationibus Maiis ac veterum religionibus* (1447, éd. Francesco Gualdoni, *Italia medioevale e umanistica*, 40, 2000) et à son atténuation dans la réécriture du *Supplicationibus* en *De religionibus et caerimoniis* (1453). De cette analyse ressortent quatre principes d'orientation générale de l'enquête : elle visera une histoire distante et froidement méthodique de la construction des identités collectives qui renonce à la « connaissance par instinct » ; elle ne cédera pas à la tentation de l'histoire régressive, mais cherchera à commencer au début, rejoindre le point de répulsion de 1447, puis à le dépasser ; elle ne se contera pas de se laisser balloter sur la mer agitée des manipulations politiques du souvenir ambrosien mais décrira les ancrs du souvenir ; derrière le nom d'Ambroise, elle cherchera sa *Vita*, malgré tout.

### Cours 2 – La *Vita ambrosii*, ou le mentir-vrai

11 janvier 2016

On fait d'abord retour à la basilique Sant'Ambrogio de Milan pour y analyser l'autel d'or commandé par l'évêque Angilbert II (v. 830) et les *tituli* de la *Vita*

*ambrosii* : douze images, douze éclats de vie. La *Vita ambrosii* est la source quasi-unique de l'hagiographie ambrosienne. Présenter la figure de son biographe, *Paulinus diaconus*, ne peut se faire sans évoquer le dédicataire de l'œuvre : « Vénéré père Augustin, tu me demandes à moi aussi de retracer la vie du très bienheureux Ambroise, évêque de l'Église de Milan » (*Vita ambrosii*, 1). Augustin est l'inventeur d'Ambroise : à travers le récit de leur rencontre, on évoque le « platonisme renversé » d'Ambroise (d'après l'expression d'Hervé Savon), mais aussi le portrait en action d'un homme de gouvernement. L'œuvre de Paulin de Milan est donc ressaisie à la fois dans l'histoire de la biographie chrétienne en Italie, comme jalon crucial du passage des *Passiones* aux *Vitae* (reprenant ici les travaux de Stéphane Gioanni) mais aussi dans la tradition antique profane de la biographie narrative analysée par Glen Bowersock dans *Le Mentir-vrai dans l'Antiquité*. On suggère de s'inspirer de la démarche de Roland Barthes en cherchant les « biographèmes » ambrosiens qui peuvent construire le récit de vie comme anamnèse ou « contre-marche ».

### Cours 3 – La topographie légendaire des souvenirs ambrosiens à Milan

18 janvier 2016

La ville, en tant qu'espace fictionnel, peut être définie comme une constellation de biographèmes accrochés à des lieux. La séance est consacrée à une relecture de l'archéologie paléochrétienne à Milan (à partir notamment des apports des travaux récents de Silvia Lusuardi Siena et de ses élèves), envisagée dans une perspective inspirée de la sociologie urbaine de la remémoration proposée par Maurice Halbwachs dans *La Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte* (1941). Il s'agit bien d'éprouver la « résistance des choses » non pas à partir des lieux de mémoire, mais des itinéraires, des circulations, des correspondances et des étoilements. À travers l'analyse méthodique de la christianisation de l'espace milanais par les basiliques ambrosiennes, son empreinte dans le développement urbain et sa réactivation par le temps liturgique (jusqu'aux politiques de remémoration de Charles Borromée), on cherche à illustrer les trois temps d'une politique des remaniements : réinvestissements, transactions, consolidations. Dans sa politique d'occupation des sols et de translation des reliques, Ambroise, *defensor civitatis*, a déjà accompli ce programme. On le montre notamment à partir de la basilique San Nazaro, de son portique monumental et du modèle constantinien de l'*Apostoleion* témoignant de la réinterprétation de la capitale impériale *ad modum crucis* (Marco Sannazaro).

### Cours 4 – L'invention de la tradition liturgique

25 janvier 2016

Le 6 janvier 1439, le peuple ambrosien s'est porté au secours des livres liturgiques : le cours commence par l'analyse de « l'affaire Branda Castiglioni », qui permet de définir l'une des spécificités du *Mysterium ambrosianum* : l'identité liturgique milanaise se représente toujours comme une basilique assiégée. On part en quête des justifications légendaires de cette représentation sociale, à la recherche du mystérieux évêque Eugène, résistant à l'agression carolingienne. Un épisode de l'*Historia Mediolanensis* de Landulf l'Ancien (v. 1085) met en récit cette lutte milanaise contre l'uniformisation liturgique au temps de Charlemagne. De Beroldus au *Beroldus novus*

et de Giovanni Arcimboldi à Pietro Casola, l'invention progressive de l'ordre liturgique par les livres demeure fidèle à cette tradition politique. L'enquête fait alors retour sur le « conflit des basiliques », lors de la Semaine sainte de 386 : l'invention ambrosienne des hymnes doit y être comprise comme chant de vigilance : « Ils racontent que le peuple est séduit par le charme de mes hymnes. Je n'en disconviens pas. Il y a là un grand charme : rien n'est plus puissant. » (Ambroise, *Sermo Contra Auxentium*). C'est à comprendre l'efficacité émotionnelle, communautaire et mémorielle de ce *carmen* que l'on tente de s'atteler dans cette séance.

### **Cours 5 – Canonisation et « décanonisation » d'une autorité patristique**

1<sup>er</sup> février 2016

En quoi les hymnes ambrosiens sont-ils ambrosiens ? Faisant retour à la basilique assiégée où Ambroise invente une nouvelle forme à l'hymnodie chrétienne, on vise la compréhension de l'articulation entre intuition poétique et institution politique. Mais c'est aussi une manière de poser la question du rapport entre nom d'auteur et autorité du nom. La séance est donc consacrée à donner quelques éclairages, à partir de la transmission manuscrite de l'hymnaire ambrosien, de sa dissémination dans le corpus liturgique et de son intégration dans le canon patristique, sur l'invention de la catégorie « Pères de l'Église », du pseudo-Gélase à Boniface VIII. Au-delà des florilèges et collections canoniques qui manifestent l'accord des Pères, soit, selon l'expression de François Dolbeau, « une sorte de concile virtuel d'auteurs réputés orthodoxes », on tente de saisir le propre d'Ambroise dans la tradition ambrosienne. Autrement dit, quelle fut la part d'Ambroise dans la mise en forme de sa mémoire textuelle ? À partir de sa correspondance envisagée comme collection épistolaire, qui comporte des dédicataires davantage que des correspondants, on suggère l'importance d'une enquête plus générale sur les noms des œuvres. L'invention des *opera omnia* par Martino Corbo et le rassemblement des manuscrits ambrosiens au XII<sup>e</sup> siècle est ultimement analysée selon les catégories de la canonisation et de la décanonisation proposées par Jack Goody.

### **Cours 6 – Papes, évêques et empereurs**

8 février 2016

Après avoir défini les trois ancrs (monumentales, liturgiques et textuelles) du souvenir ambrosien, l'enquête menée dans le cours se trouve au milieu du gué. On reprend donc le récit à partir du moment où Ambroise devient indésirable, soit durant l'éclipse lombarde, pour s'attarder plus longuement sur la cristallisation carolingienne du souvenir ambrosien : Angilbert II (824-859) est le premier des nouveaux Ambroise. L'histoire de ce raccommodage de la mémoire est un jeu à trois : papes, évêques, empereurs. Sous Grégoire VII, l'accord entre Rome et Milan se place sous l'ombre bienveillante d'Ambroise et Bernard de Clairvaux peut être désigné par Geoffroy d'Auxerre en 1163 comme *Ambrosius redivivus*. Mais durant les troubles de la *Patavia* et de l'effervescence précommunale, le spectre d'Ambroise revient. À travers l'analyse du *nomen ambrosii* chez Andrea de Strumi, Bonizon de Sutri, Arnulf de Milan et Pierre Damien, on tente de montrer qu'il s'agit d'une mémoire disputée, mais jamais compromise par aucun des camps en présence. L'analyse monumentale de la *Porta romana*, par laquelle la mémoire civile conjure

en mars 1171 le geste urbanicide et le rituel d'humiliation publique imposé à la capitale lombarde par l'empereur Frédéric Barberousse, complète la réflexion : Milan est bien la nouvelle Rome.

## Cours 7 – La dispute communale du souvenir

15 février 2016

Sur les bas-reliefs de la *Porta romana* se donnent à voir des confusions davantage que des désignations, des concaténations mémorielles bien plus que des souvenirs précis. On y voit l'écho patriotique de la bataille de Legnano (29 mai 1176) et le retour d'Ambroise sous les traits de l'archevêque Galdino della Sala, héros de la liberté de l'Église et des valeurs civiques de la commune. Le souvenir ambrosien accompagne les trois âges (consulaire, podestataire et populaire) de la commune. De la *Credenza di sant Ambrogio* (1198) à la *Pace di Sant Ambrogio* (1258), on s'attarde plus longuement sur le moment populaire de la remémoration ambrosienne, à travers notamment l'analyse des noms de parti chez Galvano Fiamma. Peut-on mesurer la réalité de cette appropriation populaire de la mémoire ambrosienne et repérer la disponibilité de ce souvenir à la captation partisane ? On propose quelques pistes, notamment le test anthroponymique (mesurer la fréquence d'*Ambrosius* chez les feudataires et chez les notaires au temps de Filippo Maria Visconti) ou l'analyse de la mise en récit du légendaire populaire d'Ambroise dans les sermons de Pietro Maineri pour la saint Ambroise.

## Cours 8 – Seigneurs et saints cavaliers

29 février 2016

Le cours commence par l'évocation du séjour milanais de Pétrarque (1353-1361), qui se dit « hôte d'Ambroise » alors qu'il vit sous la protection de Giovanni Visconti, archevêque et seigneur de Milan : « Cependant, le plus beau spectacle de tous, pourrais-je dire, est un tombeau [...] la voix seule lui manque pour que nous voyons Ambroise vivant. » (23 août 1353, *Fam.*, XVI, 11). De quelle trahison politique se paie l'aventure intellectuelle de l'humanisme ? À partir des reproches de Boccace, on aborde l'expérience seigneuriale comme conflit des valeurs, débouchant sur une interrogation plus générale : comment expliquer la sourde attirance pour les formes insidieuses de personnalisation du pouvoir ? Le cours reprend alors son fil narratif, depuis le moment où, en 1277, Ottone Visconti est proclamé seigneur de la ville, en empruntant quelques carrefours de la *memoria* : le souvenir de Galdino della Sala comme pont mémoriel vers Ambroise ; la politique monumentale d'Azzone Visconti *dominus* (1328-1338) ou la seigneurie comme poursuite de la commune par d'autres moyens ; le retour du spectre d'Ambroise *visibiliter* avec la bataille de Parabiago (21 février 1338). Il s'achève par l'analyse du mausolée d'Azzone Visconti à *San Gottardo in Corte* (1342-1346) : Ambroise y apparaît comme général victorieux, on y voit la procession des cités soumises à leurs saints patrons. À travers la jeunesse et l'agressivité d'un Ambroise martial s'observe donc le passage d'un saint des cavaliers au saint cavalier.

## Cours 9 – La brèche : révolutions ambrosiennes

14 mars 2016

En se faufilant dans la brèche du *triennio* révolutionnaire qui suit, le 13 août 1447, la mort du duc Filippo Maria Visconti, et en tentant de repolitiser le récit de ce qu'on a appelé la « révolution ambrosienne » et qui est en réalité une restauration communale, on cherche à articuler le rapport entre *tempo* révolutionnaire et rythmes de la ritualité politique. La remémoration ambrosienne est le discours d'escorte de la radicalisation politique. Si le recours au saint compense bien la défaillance des princes, l'analyse permet de nuancer les fausses évidences de la religion civique par l'épreuve historiographique de la comparaison : avec la fête révolutionnaire comme « transfert de sacralité » et rite de fondation, avec le « formalisme buté » (Mona Ozouf) du spectacle festif, avec les limites de l'interprétation de l'« enthousiasme civique » (Nicolas Mariot). Le cours propose l'analyse lexicographique d'une source sérielle : les cris (*crida et bando, crida et avisamento, crida et notitia*) des *Registri Panigarola* et avec elle l'emballement d'un discours sur la république en danger. Dans les derniers cris de la République ambrosienne (*demonstare la sua fede et amore portano al Stato nostro ambrosiano*) s'entendent non pas des identités, mais des intentions d'identité, non pas des appartenances mais des volontés d'appartenir. Dans la brèche, s'observe donc l'irruption d'un langage politique nouveau. Ce qui posera un problème spécifique aux nouveaux maîtres de Milan : comment en effacer les traces ?

## Cours 10 – Comment oublier Ambroise ?

21 mars 2016

Le 26 février 1450, le condottiere Francesco Sforza entre dans la ville de Milan : la mémoire d'Ambroise va devenir provisoirement infréquentable, tant elle s'était compromise avec le régime républicain. Mais peut-on vraiment manipuler le souvenir ? L'analyse porte sur le *De rebus gestis Francisci Sfortiae commentarii* de Giovanni Simonetta, portrait en pied d'un virtuose de l'activité politique, éloge du calcul et de la dissimulation. L'occultation prudente du souvenir ambrosien jusqu'en 1466 laisse quelques traces, outre la latence iconographique : les processions civiques sont détournées vers l'église *Sant'Ambrogio ad Nemos* et capturées dans l'espace palatial ; Ambroise circule sous des noms d'emprunts, le *revival* chevaleresque imposant le culte de saint Georges. Mais commence de manière plus discrète la reconquête princière du souvenir ambrosien, rendue visible dans le grand cycle de la chapelle Griffi à San Pietro in Gessate. Pourtant, en 1476 débute également la mauvaise saison des assassinats politiques. Le meurtre de Galeazzo Maria Sforza (26 décembre 1476) permet de régénérer rituellement dans le sang du tyran un pacte politique rompu. Se poursuit donc une séquence anti-princière qui s'autorise politiquement du nom d'Ambroise : la brèche n'est pas colmatée. Quant à la rupture princière, elle pose le problème général de l'absolutisation du pouvoir.

## Cours 11 – Le dernier des nouveaux Ambroise : Milan, arme de la Contre-Réforme

4 avril 2016

Le cours se propose de décrire les trois butées du souvenir ambrosien au temps de Charles Borromée. D'abord, la réactivation de la topographie légendaire des souvenirs

ambrosiens par un circuit de remémoration qui fait de Milan une cité pénitente ; ensuite, la réforme et la conservation du *mysterium ambrosianum* dans le cadre du pluralisme liturgique ; enfin, la canonisation textuelle par la publication des *Opera omnia* à partir de 1572. La *Vita* de Charles Borromée par Giovanni Pietro Giussani (1610) est étudiée au crible des analyses de Michel de Certeau sur le « nom historié » de Charles Borromée, mais aussi sa « mimétique ambrosienne » étudiée par Marie Lezowski : « Mais toi, Milan, écoute ce que dit ton pasteur Ambroise » (Charles Borromée, Jubilé de 1576). Cette mimétique est rendue visible dans les stalles du chapitre majeur du Dôme de Milan, où s'observe l'amplification narrative de l'épreuve théodosienne, mais aussi peut-être dans les restaurations de la mosaïque de *San Vittore in Ciel d'Oro* : sommes-nous devant Ambroise ou devant Charles Borromée ?

## Cours 12 – La trace et l'aura, une histoire de mémoire et d'oubli

11 avril 2016

Nous sommes donc bien, face à l'image, devant le temps : à *San Vittore in Ciel d'Oro*, Borromée se tient *au lieu* d'Ambroise. S'agit-il d'un remploi à l'envers ? En examinant les hypothèses de Martin Raspe sur les restaurations borroméennes de la mosaïque de *San Vittore in Ciel d'Oro* à la lumière de découvertes numismatiques récentes (une bulle de plomb à l'effigie d'Ambroise du VIII<sup>e</sup> siècle identifiée par Vivien Prigent), on s'interroge sur les rapports entre ressemblance et dissemblance, et sur les accrocs dans la transmission de l'image ambrosienne. C'est une manière de se frayer un chemin entre le cours qui s'achève (« Souvenirs, fictions, croyances ») et celui qui le poursuivra l'année prochaine (« Fictions politiques »), en revenant sur les défis narratifs qui guettent celui qui voudrait raconter l'histoire de la mémoire et des oublis ambrosiens. Il lui faudrait s'inspirer de la manière dont Walter Benjamin pense l'histoire comme l'art des rapprochements, comme une politique des traces qui permet de dissiper l'aura. Le cours s'achève en faisant ultimement retour à la scène inaugurale où Augustin se place au seuil du silence d'Ambroise : « Mais quand il lisait, ses yeux étaient conduits à travers les pages dont son esprit perceait le sens, la voix et la langue, en revanche, étaient en repos. » (*Confessions*, VI, 3, 3).

SÉMINAIRE – LES EFFETS DE LA MODERNITÉ : EXPÉRIENCES HISTORIOGRAPHIQUES

### Introduction

Qu'est-ce que « l'État moderne », « l'époque moderne » – et qu'y a-t-il de moderne dans ce que l'on appelle, faute de mieux, la « première modernité » ? Conçu sous la forme d'un atelier collectif, le séminaire a tenté de faire d'une interrogation sur la périodisation historique l'amorce d'une réflexion plus ambitieuse. Car en repoussant les « fins » du Moyen Âge, on espérait décaler les termes de la modernité, c'est-à-dire inquiéter les mots d'un discours trop convenu sur l'avènement glorieux des temps modernes. Réévaluer les rationalités anciennes, les comparer avec celles qui nous semblent radicalement autres seulement parce qu'elles sont seulement lointaines : telles sont les tâches qui incombent aux historiens d'aujourd'hui. Les fins du Moyen Âge désignent aussi les finalités de son étude : il ne s'agit pas seulement d'entreprendre la généalogie des pouvoirs, mais bien de repérer, dans cette période du passé ainsi défini, les foyers d'inventivité et de

créativité politiques qui demeurent toujours actifs pour la compréhension des sociétés contemporaines.

### **Séminaire 1 – Seuils de la modernité : archéologie et usages d'une scansion problématique**

Coorganisé par Mathieu Potte-Bonneville (ENS Lyon), avec Michaël Fossel (École polytechnique) et Stéphane Van Damme (Institut européen de Florence), le 12 avril 2016

Dans le dialogue entre philosophie et histoire, la notion de modernité fait communiquer l'acte de périodiser et celui d'évaluer : tantôt, elle joue comme l'élément normatif qui, imprimant une rupture entre l'avant et l'après, entend projeter le déroulement qu'elle qualifie sur un axe téléologique ; tantôt, jugée compromise avec une historiographie devenue suspecte, elle devient elle-même objet d'une enquête qui, retraçant la manière dont elle s'est imposée, fait apparaître sous l'unité apparente qu'elle affiche d'autres découpes, séquences et stations. L'archéologie de Michel Foucault est à ce titre exemplaire d'une démarche qui, tout à la fois, conteste l'axiologie sous-jacente au qualificatif « moderne », reconduit à d'autres frais le geste consistant à penser par discontinuités, et finalement dédouble ou démultiplie les seuils dont la modernité entendait opérer la synthèse. Cette séance a discuté les attendus et l'actualité de cette oscillation dans la pratique contemporaine des historiens comme des philosophes : quels usages l'exercice de la périodisation, entendu comme cette modification du regard procédant par déplacement des bornes historiques, peut-il aujourd'hui faire d'un concept de modernité devenu tout à la fois indispensable et impraticable ?

### **Séminaire 2 – Occident médiéval et modernité : retour sur l'historiographie de l'État moderne**

Coorganisé par Étienne Anheim (EHESS), avec Katia Béguin (EHESS), Jean-Philippe Genet (Paris 1), Bruno Karsenti (EHESS) et Michel Naepels (EHESS), le 3 mai 2016

Dans l'histoire longue de l'Occident, le Moyen Âge est traditionnellement considéré comme l'antonyme de la modernité, les deux notions s'étant largement définies l'une par rapport à l'autre durant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Cette opposition a été remise en question par l'historiographie qui, depuis plusieurs décennies, s'est au contraire évertuée à repérer à la fin du Moyen Âge les signes précurseurs de la modernité. Le travail mené sur la notion d'« État » depuis le début des années 1980 autour de Jean-Philippe Genet est particulièrement emblématique de cette reformulation du problème, qui consiste à identifier la période XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle comme celle de la « genèse de l'État moderne ». Ce sont les résultats de cette recherche qui furent discutés au cours de cette séance, en questionnant à la fois l'interprétation qu'ils engagent des sociétés de l'Occident médiéval, mais aussi l'implicite méthodologique consistant à mettre en jeu la notion de « modernité ». Il s'agissait ainsi de proposer une sorte de bilan critique non seulement d'un chantier historiographique majeur des dernières années, mais aussi de l'articulation théorique, en termes de sciences sociales, qui lui est sous-jacent.

### **Séminaire 3 – Rythmes, problèmes, traces. Le Moyen Âge comme articulation des mondes et régime documentaire**

Coorganisé par François-Xavier Fauvelle (CNRS, Traces) et Julien Loiseau (Centre de recherche français à Jérusalem, IUF), avec Zhao Bing (CNRS) et Joël Chandelier (Paris 8), le 17 mai 2016

Les développements récents de l'histoire connectée mettent à l'épreuve la catégorie « Moyen Âge », comme outil de périodisation mais aussi de découpe d'espace. Dès lors qu'on décentre notre regard, notamment en envisageant l'intégration de l'Afrique dans un système spatial où l'Ancien Monde est, pour l'essentiel, dominé par l'empire islamique, s'ouvre la possibilité de penser un « Moyen Âge commun ». Il obéit à ses rythmes propres, du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, scandés par une succession d'interconnexions et d'étrécissements. Il s'organise par réseaux davantage que par territoires, favorise la dispersion et les diasporas, donne le pouvoir à ceux qui savent prendre le contrôle des seuils. Sans doute faut-il, pour le comprendre, ne pas se laisser griser par le paradigme circulatoire dominant dans l'historiographie actuelle, car ce qui caractérise ce moment médiéval de l'histoire des empires est bien l'articulation de mondes fermés sur eux-mêmes. De là une définition possible par les régimes documentaires, caractérisés par la rareté et l'intensité de la trace.

### **Séminaire 4 – Les transitions de la modernité : épistémologie et historiographie d'un changement d'époque**

Coorganisé par Guillaume Calafat (Paris 1), avec Alexandre Escudier (Sciences Po Paris) et Jean-Frédéric Schaub (EHESS), le 31 mai 2016

Comment l'historiographie de la période dite « moderne » peut-elle encore se saisir du concept problématique de modernité ? Ne gagnerait-elle pas à s'affranchir des cadres narratifs et analytiques qu'il impose, et ce d'autant plus que l'époque est elle-même travaillée par des définitions, des périodisations et des localisations concurrentes, traduites de manière emblématique par le partage entre première (*Frühe Neuzeit, Early Modern*) et seconde modernités (*Neuere Zeit, Modern...*) ? Cette séance visait précisément à réfléchir aux ruptures et aux transitions qui, de la « Renaissance » aux « Lumières », fondent les conditions (matérielles et intellectuelles) de l'expérience historique moderne. Appuyée notamment sur les œuvres de Hans Blumenberg et de Reinhart Koselleck, elle revenait sur l'inventaire des processus historiques globaux susceptibles de produire des effets de seuil (structurels, conjoncturels et événementiels) et de distinguer des transitions et des changements d'époques. En questionnant les usages historiographiques possibles de la catégorie de « moderne » (en particulier en histoire politique et en histoire du droit), il s'agissait ainsi de réfléchir, plus largement, à l'articulation entre histoire des concepts, histoire politique et histoire sociale.

### **Séminaire 5 – Cité, espace et architecture de la société : une histoire territoriale de la modernité**

Avec Dominique Iogna-Prat (EHESS) et Florian Mazel (Rennes 2, IUF), le 15 juin 2016

*Cité de Dieu, cité des hommes. L'Église et l'architecture de la société, 1200-1500* (2016) de Dominique Iogna-Prat articule une histoire générale du Moyen Âge

entendu comme le passage d'une configuration métaphorique à l'autre : l'institution imaginaire de la société reposait sur la métonymie de l'église (comme édifice) à l'Église (comme institution et corps social) ; elle se pense désormais comme « architecture » (édifier la ville, construire politiquement la cité). Or ce passage est rendu possible par une mutation profonde de la territorialisation du sacré imposant une nouvelle configuration du pouvoir dont Florian Mazel s'est fait l'historien. Tel est l'objet de son livre récent, *L'Évêque et le Territoire. L'invention médiévale de l'espace (v<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)* (2016) qui expose la genèse d'une nouvelle souveraineté territoriale. En confrontant ces deux approches, qui ont pour commun de mettre la *ciuitas* antique et la cité médiévale à l'épreuve du *spatial turn*, la séance ne cherchait pas seulement à resituer la part de l'institution ecclésiale dans l'organisation des pouvoirs au Moyen Âge, mais aussi à dégager les scansion d'une nouvelle périodisation qui, ultimement, met en jeu l'idée même de modernité.

## RECHERCHE

Prononcée le 17 décembre 2015 sous le titre *Ce que peut l'histoire*, la leçon inaugurale annonçait le programme de recherche à venir : il s'agissait de mener une réflexion théorique et épistémologique sur les « fins du Moyen Âge » (entendus comme termes chronologiques mais aussi comme finalités de l'étude historique), articulée à une enquête approfondie sur l'archéologie du gouvernement occidental. La première s'est éprouvée cette année dans le cadre de l'atelier collectif que constituait le séminaire, mais aussi à l'occasion de différentes rencontres nationales et internationales (notamment à Rome, Buenos Aires et Los Angeles). Elle a donné lieu à des publications, conférences, séminaires, colloques qui avaient tous en commun la recherche d'un dialogue interdisciplinaire. La seconde poursuivait le chantier collectif engagé dans le cadre de l'ERC *Signs and States* mené conjointement avec Jean-Philippe Genet (LAMOP, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) : celui-ci entrait alors dans sa phase terminale de publication des résultats dans une série de volumes édités sous le titre « Le pouvoir symbolique en Occident ». C'est aussi dans ce cadre que s'inscrit le travail avec les doctorants (quatre thèses en cours, dont deux en cotutelle), organisé dans le cadre d'un séminaire informel qui s'est tenu au Collège de France. Ce chantier croisait un travail individuel de longue haleine sur Machiavel et le machiavélisme d'une part, sur la mémoire ambrosienne d'autre part – ce dernier dossier, dont le cours a livré les principaux résultats, étant lui-même à la croisée d'une enquête archivistique commencé à Milan en 2005 (et présentée pour la première fois comme dossier inédit d'une HDR en 2009) et d'un programme de recherche international sur « La mémoire des Pères dans l'Italie médiévale » coordonné par Stéphane Gioanni, qui en prolongeait les apports en les mettant à l'épreuve d'une lecture transdisciplinaire (histoire, histoire de l'art, philologie, théologie, liturgie, archéologie, philosophie politique) des sources disponibles. Dans les deux cas, le travail convergeait fréquemment à l'École française de Rome, dont Patrick Boucheron préside le conseil scientifique. Il a par ailleurs participé à quatre jurys de thèse de doctorat (dont deux comme président du jury) et a été le garant d'une habilitation à diriger des recherches (celle d'Étienne Anheim).

## PUBLICATIONS

**Ouvrages**

BOUCHERON P., *Ce que peut l'histoire. Leçon inaugurale prononcée le jeudi 17 décembre 2015*, Paris, Collège de France / Fayard, coll. « Leçons inaugurales », n° 259, 2016, DOI : 10.4000/books.cdf.4502, <http://books.openedition.org/cdf/4502> [trad. allemande, espagnole, portugaise, grecque, arabe, slovène].

BOUCHERON P., *Comment se révolter ?*, Montrouge, Bayard, coll. « Les petites conférences », 2016.

BOUCHERON P., *Faire profession d'historien*, nouvelle édition mise à jour, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, coll. « Itinéraires » [supplément à la nouvelle édition, p. 201-207].

**Direction d'ouvrages**

BOUCHERON P. et GIOANNI S. (dir.), *La Mémoire d'Ambroise de Milan. Usages politiques d'une autorité patristique en Italie (V<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris/Rome, Publications de la Sorbonne / École française de Rome, 2015.

BOUCHERON P., DALARUN J. (dir.), *Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives*, Paris, Gallimard, 2015.

BOUCHERON P., édition (en collaboration avec J. DALARUN) de G. DUBY, *Mes ego-histoires*, Paris, Gallimard, 2015.

BOUCHERON P., GAFFURI L. et GENËT J.-P. (dir.), *Valeurs et systèmes de valeurs (Moyen Âge et Temps modernes)*, Paris/Rome, Publications de la Sorbonne / École française de Rome, 2016 (« Le pouvoir symbolique en occident (1300-1640) », III).

**Articles**

BOUCHERON P., « Introduction. Gouverner, prier et combattre avec les Pères en Italie (V<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle). Pour une histoire politique de la mémoire d'Ambroise », in P. BOUCHERON et S. GIOANNI (dir.), *La Mémoire d'Ambroise de Milan. Usages politiques d'une autorité patristique en Italie (V<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, op. cit., p. 7-27.

BOUCHERON P., « Les combattants d'Ambroise. Commémorations et luttes politiques à la fin du Moyen Âge », in P. BOUCHERON et S. GIOANNI (dir.), *La Mémoire d'Ambroise de Milan. Usages politiques d'une autorité patristique en Italie (V<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, op. cit., p. 483-498.

BOUCHERON P., « Introduction générale. Le travail de l'œuvre », in P. BOUCHERON et J. DALARUN (dir.), *Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives*, op. cit., p. 9-25.

BOUCHERON P., « Du cours au livre : l'«engrenage» du Collège de France », in P. BOUCHERON et J. DALARUN (dir.), *Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives*, op. cit., p. 219-245.

BOUCHERON P., « «Les trois ordres» : archéologie textuelle de la complexité », in P. BOUCHERON et J. DALARUN (dir.), *Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives*, p. 246-273.

BOUCHERON P., « G.D., ou les embarras de la mémoire », postface à G. DUBY, *Mes ego-histoires*, Paris, Gallimard, 2015, p. 113-148.

BOUCHERON P., « Introduction », in L'Anonyme romain, *Chronique. Rome, le temps, le monde et la révolte de Cola di Rienzo*, éd. et trad. J. Malherbe-Galy et J.-L. Nardone, Toulouse, Anacharsis, 2015, p. 5-34.

BOUCHERON P., « La ville, la cour, la modernité de l'État. Un "modèle européen" au risque de la *world history* », in L. COURBON et D. MENJOT (dir.), *La cour et la ville dans l'Europe du Moyen Âge et des Temps modernes*, Turnhout, Brepols, coll. « Studies in European Urban History », n° 35, 2015, p. 237-249.

BOUCHERON P., « Fétichiser la peinture », *Critique*, vol. 822, n° 11, 2015, p. 886-901.

BOUCHERON P., « Un tyran attirant », *Critique*, vol. 823, n° 12, 2015, p. 933-947.

BOUCHERON P., « Défaire les continuités » (entretien), *Critique*, vol. 823, n° 12, 2015, p. 1003-1013.

BOUCHERON P., « L'émotion souveraine » (entretien), *Esprit*, vol. 423, n° 3, 2016, p. 34-42, DOI : 10.3917/espri.1603.0034.

BOUCHERON P., « Récits, intrigues, fictions : aux limites de la narration historique », in C. COURTET, M. BESSON, F. LAVOCAT et A. VILA (dir.), *Mises en intrigue. « Rencontres Recherche et Création » du Festival d'Avignon*, Paris, CNRS éditions, 2016, p. 107-115.

BOUCHERON P., « C'est aujourd'hui qu'il faudrait écrire une Odyssée », *Europe*, n° 1051-1052, 2016, p. 218-222.